

vérité ; mais le plus souvent on s'égare et jamais on n'est assuré d'être arrivé au terme ni de posséder des éléments complets qui résistent à la critique. La science ne s'improvise pas. Il faut procéder avec méthode à la recherche de la vérité. Or procéder avec méthode, c'est suivre exactement les lois de la pensée et de la connaissance. Les fonctions de la pensée consistent à réfléchir, à saisir et à déterminer, et il n'y a que deux manières de déterminer un objet ; on peut l'observer en lui-même par intuition ; on peut le rattacher à son principe par déduction. De là l'analyse et la synthèse, qui se combinent dans la construction. Quiconque a saisi ces lois voit en même temps combien sont exclusifs les auteurs qui rejettent absolument l'un ou l'autre des instruments de l'esprit, et qui se figurent, par exemple, que l'expérience est la seule et unique méthode de la science. Mais ce n'est pas tout d'analyser et de déduire, il faut une base à ces deux directions inverses, ascendante et descendante ; il faut observer un certain ordre dans l'analyse et dans la synthèse, afin d'obtenir une détermination suffisante et de pouvoir ensuite confronter les résultats des deux méthodes. Cet ordre réside dans le système des catégories. Les catégories sont les propriétés fondamentales des choses. Si donc la méthode doit s'appliquer à la réalité ou se régler sur les objets de la science, comme on le répète depuis Aristote, le tableau des catégories ou des lois de la connaissance est la première nécessité de la méthode.

CHAPITRE II

LOIS DE LA PENSÉE.

Suivons d'abord le développement de la pensée dans la vie. La vie est la propriété d'un être qui réalise son essence dans le temps par une série continue d'états ou de phéno-

mènes. En tant que l'âme se manifeste comme intelligence, elle a une *vie intellectuelle*, et ce sont les lois de cette vie qu'il s'agit d'abord d'étudier.

On se rappelle la formule des antécédents chronologiques et des antécédents logiques de la connaissance posée par M. Cousin, d'après la proposition de Kant : toute connaissance commence par l'expérience, mais elle n'en dérive pas. Nous avons vu comme résultat de la théorie de la connaissance sensible, que cette loi est inexacte, en tant qu'elle accuse une contradiction entre la vie et les exigences logiques de la pensée ; car elle ne tient pas compte de la connaissance indéterminée qui se trouve au début de toute activité intellectuelle. Mais la loi signalée s'applique parfaitement à nos connaissances analytiques ou déterminées. Dans l'ordre du temps, la sensibilité se développe avant la raison, en ce sens que nous avons conscience des éléments sensibles de la pensée avant d'avoir conscience de ses éléments rationnels. Quand les sensualistes s'emparent de ce fait et y voient une preuve de la vérité de leur doctrine, non seulement ils oublient comme M. Cousin le point de départ de la science, mais ils confondent entièrement une question de temps avec une question de logique, ou ils appliquent à la nature des idées ce qui n'est vrai que de leur apparition dans l'esprit, comme s'exprime l'école éclectique.

Les degrés de culture de l'âme sont au nombre de trois et correspondent assez bien à l'enfance, à la jeunesse et à la maturité de la vie physique. Ils embrassent toute l'activité de l'âme considérée comme pensée, comme sentiment et comme volonté ; mais comme la pensée exerce la plus grande influence sur la direction de la vie, ils se laissent nettement caractériser par les trois phases qui marquent l'application de l'intelligence à la connaissance, par la sensibilité, l'entendement et la raison, facultés prépondérantes dans les connaissances sensibles, dans les connaissances abstraites et dans les connaissances rationnelles. L'âme est une ; il ne s'agit donc pas de l'action exclusive des sens ou de l'entendement, mais de la simple prédominance d'une faculté sur les autres. Au premier degré

de culture prédomine la sensibilité; au second, l'entendement se joint aux sens et généralise les impressions qu'ils nous livrent; au troisième, la raison se joint à l'entendement et aux sens, et complète le cercle de l'activité spirituelle dans son double rapport avec les principes et les faits. A l'éducation de la nature succède l'éducation sociale; à l'éducation sociale, l'éducation personnelle. L'esprit se réalise de plus en plus dans l'ensemble de ses forces comme le corps, et sans jamais arriver à se suffire entièrement à lui-même, il devient du moins le régulateur des influences extérieures et l'arbitre de sa destinée.

La prédominance de la *sensibilité* dans l'enfance s'explique suffisamment par la position de l'esprit sur la terre et par le rôle des sens dans l'ensemble de nos relations. L'âme arrive en ce monde comme une étrangère, et se trouve associée pour la vie entière à un corps qu'elle ne connaît pas et qui doit devenir l'instrument de son activité. C'est donc une nécessité pour elle de commencer par prendre connaissance du corps auquel elle est unie, d'apprendre à se servir de ses membres et à interpréter les impressions de ses organes. Les sens sont l'intermédiaire obligé de tous nos rapports avec la nature et avec nos semblables. Il est juste, il est indispensable que notre attention se porte d'abord sur eux, puisque c'est dans le sein de la nature que nous devons vivre, et que nos semblables doivent être nos initiateurs sur ce globe. Voilà pourquoi nos premières connaissances déterminées sont des connaissances sensibles. Nous réfléchissons aux objets qui nous entourent, nous distinguons les pensées et les sentiments qui surgissent en nous, nous observons les gestes et les sons qui les expriment, nous étudions le langage qui doit nous mettre en communication avec d'autres esprits et étendre indéfiniment le cercle de nos connaissances. L'enfant constate ce qui se passe en lui et ce qui se passe au dehors, il voit une double série de phénomènes, internes et externes, et se met à déchiffrer nos langues de convention dès qu'il a saisi la correspondance qui existe entre les termes de ces deux séries. Tous les phénomènes sont objet de connaissances sensibles ou empiriques. L'ex-

périence règne au début de la vie. Chacun doit faire l'éducation de ses sens, et en tirer parti pour s'orienter dans le monde extérieur.

Quand la pensée se développe en rapport avec la sensibilité, les autres facultés suivent la même impulsion. La sensibilité est un des courants qui alimentent toutes les forces de l'âme. Des connaissances sensibles entraînent des sentiments sensibles et ne donnent que des mobiles sensibles à l'activité volontaire et morale de l'homme. A ce degré de culture les principes absolus ne font pas impression sur l'esprit, mais on ressent avec vivacité les sentiments de plaisir et de peine, d'espérance et de crainte, au sujet des choses qui intéressent la nature sensible. La volonté n'est pas libre encore, car elle manque du contre-poids des motifs rationnels, puisés dans la considération des intérêts généraux et de l'ordre moral du monde. L'esprit vit dans la servitude des sens. Et comme le plaisir est un élément purement subjectif, qui ne peut être apprécié que par l'individu, l'enfant disposé à tout rapporter à soi, ignorant les convenances et les obligations de la famille, ne manifeste encore que les qualités d'un égoïste. Il est exactement dans la condition de l'animal, avec cette différence que l'animal ne dépasse jamais la sphère des représentations sensibles, tandis que l'enfant commence où s'arrêtent les êtres inférieurs et doit aller au delà.

La pensée se dégage peu à peu des influences extérieures, à mesure que l'esprit se rend maître des forces corporelles et les approprie à ses propres fins. Déjà l'entendement intervient dans la formation des connaissances sensibles, à l'aide de ses fonctions et de ses opérations, mais il est tout d'abord écrasé par la multiplicité des phénomènes. Maintenant l'attention est plus soutenue, la perception plus vive, la détermination plus complète; l'abstraction et la généralisation s'étendent de plus en plus, et l'*entendement* alors, dominant les phénomènes, devient l'indice d'un nouveau degré de culture. Le propre de cette faculté est de combiner, de calculer, de classer, de réduire la variété des choses à l'unité, en rangeant les individus dans une espèce,

les espèces dans un genre, les genres dans un ordre ou dans un embranchement plus vaste. L'étude comparée des faits amène des connaissances abstraites, qui sont déjà non sensibles et qui préparent les connaissances purement rationnelles. Mais la raison n'est pas encore pleinement éveillée; les principes restent obscurs et incertains pour la conscience; l'esprit a le vague pressentiment de l'infini, de l'absolu, de Dieu, des lois de l'ordre moral, comme objets de la foi plutôt que de la raison. Privée de l'appui de la raison, la réflexion ne s'exerce que sur les données de la sensibilité, comme dans le système de Locke. Cependant la science commence et progresse par l'analyse, sous la forme de l'induction et de l'analogie, sur la base de l'observation. L'esprit peut avancer très loin dans cette voie sans recourir à une synthèse générale des connaissances humaines, et se persuader même que cette synthèse est inaccessible à la pensée.

La vie du cœur se règle sur la vie de l'intelligence. Le plaisir et la peine conservent la suprématie qu'ils avaient acquise dans l'ensemble des affections, mais ils sont soumis à une règle qui les empêche de dégénérer en excès, et en même temps d'autres sentiments plus élevés se font jour; la famille et la patrie excitent de généreuses émotions; la beauté, la justice, l'héroïsme provoquent parfois l'enthousiasme, mais ces sentiments ne sont pas encore reconnus dans leur vérité et ne jettent pas de profondes racines dans l'âme. De là des fluctuations et des contradictions qui tantôt rabaisent et tantôt glorifient la nature humaine. En somme, le sentiment reste passionné et personnel sous la direction exclusive de l'entendement; il est moins naïf, mais plus habile que dans l'enfance; c'est un sensualisme raffiné, le sensualisme de Bentham, qui fait de l'art de vivre un calcul où l'on pèse toutes les conséquences de chaque acte en plaisirs et en peines, en profits et en pertes, où l'on recherche le bonheur, comme but de la raison, dans le maximum des satisfactions possibles de la sensibilité. La volonté, ballottée entre des influences contraires, se conforme volontiers aux convenances de fortune et de position, aux coutumes et aux

préjugés reçus dans la société. Également incapable d'un dévouement absolu à la loi divine et d'un abandon irréfléchi aux caprices de la sensibilité, elle obéit à la maxime utilitaire de l'intérêt bien entendu, et sacrifie tantôt la jouissance au devoir, tantôt le devoir à la jouissance. Le devoir, dans cette situation morale, se présente comme une dure nécessité imposée à la conscience par une autorité étrangère; mais, d'où qu'il vienne, il est souvent compris comme s'accordant avec les véritables intérêts de la nature humaine, soit en cette vie, soit dans l'autre. L'accomplissement du bien est lui-même un plaisir délicieux que l'épicurien ne dédaigne pas. La volonté s'exerce et fait son éducation dans cette lutte de la raison contre les sens; quand elle a suffisamment pratiqué le bien par intérêt, elle gagne enfin assez de forces pour faire le bien pour le bien lui-même contre l'intérêt de la sensibilité.

Au troisième degré de culture prédomine la *raison*. Mais cette prédominance n'est pas un défaut d'équilibre dans le développement des forces spirituelles, car elle est elle-même conforme à l'ordre hiérarchique des facultés de l'âme. La raison est l'organe du divin qui doit présider à toutes les manifestations d'un être raisonnable; c'est l'autorité qu'on invoque comme signe de la vérité dans tous les conflits de la vie intellectuelle et morale; la subordination de nos actes aux lois de la raison est donc légitime, nécessaire, conforme à la nature de l'homme. La raison, du reste, ne supprime ni les sens ni l'entendement; elle reconnaît leurs droits et se contente de les soumettre à son empire; quand elle règne sur l'esprit et sur le cœur, elle n'entrave pas, elle complète le cercle de leur activité et les rattache à leur source. Ce troisième degré de culture est le plus haut auquel puissent s'élever des êtres raisonnables, en quelque lieu et en quelque temps qu'ils vivent. Il comprend lui-même des nuances à l'infini et peut se développer sans fin, mais il ne saurait être surpassé par aucun autre état dans les limites de la création.

Il s'ouvre par la formation des connaissances rationnelles et surtout de la connaissance de Dieu comme Être infini et absolu, cause de toutes choses, principe de la science, idéal